



**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

LA BAGNARDE

YVES-MARIE CLÉMENT

LA BAGNARDE



VOIR DE PRÈS

© 2025, Talents Hauts.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-911-9

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur
les publications destinées à la jeunesse.

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

L'ENFANCE

*Prison centrale de Rennes,
novembre 1902*

C'est l'heure de la promenade.

Nous marchons dans la cour, les unes derrière les autres dans le plus grand silence. Il nous est interdit d'ouvrir la bouche, pourtant, parfois, certaines d'entre nous arrivent à échanger de petits mots, des plaisanteries, quand le gardien est occupé à autre chose ou bien quand il cause avec un de ses collègues. Les histoires bruissent dans le vent qui soulève la poussière des pavés : des récits de sexe, inventés, tricotés de toutes pièces, dégoulinants des mots crus de filles « mal élevées », se mêlent aux

vraies histoires d'amour et aux regrets des jours heureux.

Aujourd'hui, je n'ai pas envie de parler.

Je marche au rythme de celles qui sont devant moi, mes sabots traînent et font crisser le gravier. J'ai froid. Le vent tourbillonne dans la cour et me donne des frissons. Un grand vide a rempli ma tête, une sorte de puits profond dans lequel je tombe lentement. C'est la peur qui me gagne, qui remonte du ventre, m'anesthésie. Je dois me forcer à penser à quelque chose de positif pour y échapper. C'est ce que me dirait ma mère, sans aucun doute.

Dans le calme du petit matin, je reprends le chemin de mon enfance...

Ma chère petite mère, tu t'appelles Jeanne Friboulet et tu m'as mise au monde le 12 janvier 1881, à six heures du matin, au bout de la nuit.

Quelle est la couleur de la mer le jour de ma naissance ? La brume empêche-t-elle d'apercevoir les bateaux qui naviguent au loin ? Il fait froid sans doute, dans cette grange où tu te trouves.

Te souviens-tu ? Tu te souviens, tu n'as que quinze ans et je suis ton premier enfant, on ne peut l'oublier, celui-là.

Tu es seule, la première fois qu'un petit être vivant sort de ton ventre, te déchire les chairs, t'arrache des hurlements de douleur, des suées et des larmes. Tu souffres comme jamais aucun être vivant n'a souffert avant toi, penses-tu. Puis tu pousses des cris de bonheur, la première fois que tu serres mon petit corps tremblant contre toi. Tes mains sont sans force, ton visage se tord, tu ne sais plus si c'est de souffrance ou de joie. Les émotions te submergent. Tu es délivrée.

Je nais sous l'échelle de meunier, dans la grange, c'est ce que tu m'as raconté

plus tard. Tu me poses sur un lit de paille, me regardes. J'ouvre les yeux, je pleure, je crie, je suis vivante. Tu me prends dans tes bras, me couches sur ton sein et tu essaies de me faire téter. Mais c'est tellement difficile, la première fois. Je ne trouve pas le bout et tu n'as pas de lait, alors tu pleures, toi aussi.

Te souviens-tu de l'homme qui t'a engrossée ? Peut-être, peut-être pas. Je n'ai jamais eu de père, seulement un géniteur, comme pour les animaux à la ferme où tu travaillais. Peut-être qu'il s'agissait d'un garçon de ferme, justement, qui est passé par là pour prendre soin des vaches. Il aura bien pris soin de toi aussi ! Avais-tu des sentiments pour lui ? Moi, tout ce que je sais, c'est que je m'appelle Gabrielle Friboulet, née de père inconnu.

Tu ne m'abandonnes pas. Nous allons de ferme en ferme, puis tu trouves du

travail à Fécamp comme ramendeuse. Tu réparas les filets quand les bateaux reviennent au port après une campagne.

Nous habitons une petite maison à quelques pas des bassins. Nous vivons dans deux pièces : la cuisine au rez-de-chaussée et une chambre à l'étage. Il y fait froid, humide. On ne chauffe pas assez car le charbon manque. La rue pavée sent le poisson et exhale des odeurs d'égouts. Avec d'autres enfants, nous jouons dans les flaques pleines d'immondices, d'arêtes et de viscères jetés là.

Je vais à l'école jusqu'à l'âge de douze ans. Je suis une bonne élève et le maître te dit que j'ai des dispositions. Je ne comprends pas vraiment ce que cela signifie, mais ce que je sais, c'est que je collectionne les bons points et les tableaux d'honneur et que tu es vraiment fière. Ce que j'aime surtout à l'école, c'est la

lecture et les poèmes que nous récite le maître... C'est la période la plus heureuse de ma vie. Je suis quelqu'un. J'apprends, je parle, je ris, je vis, je suis tellement insouciante. Je ne peux imaginer qu'un jour, ce monde injuste entravera mon existence, m'enfermera entre quatre murs de pierres froides, m'obligera à tourner en rond dans une cour glaciale, traînant mes sabots comme un pauvre hère qui avance vers l'échafaud.

Je grandis et toi, Maman, tu n'as plus le temps de t'occuper de moi : « Tu n'es plus une enfant, maintenant. Tu dois te débrouiller toute seule. », me dis-tu. Il y a mon frère, ma sœur et le bébé malade, puis ton travail. Tu as fait de ton mieux pour que je sois bien éduquée, mais désormais, tu n'as plus le temps. Chaque matin, tu te rends à la boucane pour lever les filets de poisson. C'est une tante qui garde les petits et

ceux des voisines. Elle est débordée, elle aussi. Les bébés hurlent, s'époumonent parce qu'ils ont faim ou parce que leurs intestins les torturent. Les plus grands traînent sur le trottoir et jouent avec les ordures qui tapissent les pavés de la rue. Tu rentres à la nuit tombée. Je ne te vois pas. Je ne te vois plus. Je profite de ton absence pour chaparder à l'étal des marchands afin que les petits ne meurent pas de faim. Tu le sais mais ne dis rien.

Parfois, en rentrant de l'école, je passe par l'imprimerie du quartier, dont la porte reste toujours ouverte. Le nouveau propriétaire des lieux vient du Havre, il est typographe et se prénomme Armand. Il est aussi franc-maçon. Le samedi, jour de marché, il distribue des tracts en haranguant la foule. Il se bat pour les travailleurs, il voudrait devenir maire de Fécamp ou député. J'ai de l'admiration pour lui. Il me paraît vieux avec

sa grosse barbe, pourtant, je crois qu'il n'a pas trente ans. Je voudrais qu'il soit mon père, qu'il me parle comme à sa fille, qu'il me prenne chez lui. Il a une vraie maison, tout près de l'imprimerie. Je veux dire une maison où il fait toujours chaud, et où cela ne sent pas mauvais. Une fois, j'ai pénétré dans le couloir d'entrée. Entre la porte de la cuisine et celle du salon se trouve une bibliothèque en bois de chêne chargée de livres aux couvertures de carton ou de cuir. J'ai lu des titres, des noms d'auteurs et j'ai rêvé. Armand est un homme généreux qui, quand il en a le temps, aide les gens du port à rédiger leurs courriers. Moi, il m'aide pour mes devoirs, me montrant comment tourner de belles lettres. Et je repars toujours de l'imprimerie avec un quignon de pain, une bouteille de cidre ou quelques pommes de terre.

Maman, les années passent, et tu prends un nouvel homme. Très vite, j'ai peur de lui, de ses regards, de ses mains sur moi. Il m'approche de plus en plus, me reluque, me frôle, me touche. Nous dormons tous dans la même chambre et je ne le supporte pas. J'ai peur. Mon enfance s'efface définitivement, comme mon dernier bonhomme de neige a fondu au soleil du printemps précédent. Le soir, je m'enroule dans ma couverture et j'en serre très fort les pans pour que l'homme ne puisse pas la soulever ou y glisser une main. Je cache même mon visage. Ensuite, je tente de résister au sommeil, je veux rester éveillée, vigilante, mais mon esprit s'enlise dans les boues saumâtres du port, dans ces odeurs de poisson qui flottent dans la rue et pénètrent les maisons. Dans la journée, pour échapper à ton amant, je vagabonde de plus en plus, je disparaissais de la maison quand il est là.

Tu tentes bien de me retenir, tu cries après moi, tu voudrais me protéger mais tu ne sais pas t'y prendre. Quand tu le peux, tu m'attrapes par les épaules et me secoues violemment dans l'espoir de me faire entendre raison. Puis tu me serres dans tes bras en pleurant. Tu sens le poisson, Maman. Cette odeur imprègne tes vêtements. Elle est sur tes cheveux, elle est entrée dans ta peau, dans ton corps. Elle ne te quitte plus, même quand tu te laves. Et je l'aime, car cette odeur, c'est toi. C'est ton parfum de grande dame des quais de Fécamp.

Non, Maman, avec moi tu ne sais plus t'y prendre. Tu n'en as pas les moyens, surtout. Je deviens insolente, hautaine. Je hais cet homme. Je hais sa présence chez nous. Je hais tout ce qu'il représente. Et chaque fois que je quitte la maison, un sentiment de liberté m'anime. C'est ça que je voudrais : être libre.